

Série d'été

LE BONHEUR
MADE IN BHUTAN (2/5)

“Le Bonheur national brut est plus important que le Produit national brut”, avait affirmé le roi Jigme Singye Wangchuck en 1972. “La Libre”, avec le soutien du Fonds pour le journalisme, est partie à la découverte des clefs du bonheur bhoutanais, pour constater les succès et les écueils rencontrés par ce pays laboratoire. Au fil de cette semaine, nous explorerons, au travers de rencontres et de reportages, les quatre piliers sur lesquels repose le BNB. Nous nous penchons aujourd’hui sur l’objectif d’un développement socio-économique durable et équitable.

Jeudi : la conservation de l’environnement.

Vendredi : la bonne gouvernance.

Samedi : la promotion de la culture.

Etudier, c’est bien.

Reportage Sabine Verhest
Envoyée spéciale au Bhoutan

Je n’avais jamais imaginé faire de la collecte d’ordures ! Qui a envie d’avoir les mains sales ?” Diplômé en commerce de l’université de Calcutta, en Inde, Karma Yonten n’était pas destiné à trôner sur une montagne de déchets. Il exerçait un job en col blanc dont rêve tout jeune bhoutanais. “En 2008, je suis allé voir une décharge et je n’en croyais pas mes yeux : tout était mélangé alors que 50 % auraient pu être recyclés. On ne pouvait quand même pas laisser un pays aussi sale aux générations futures !”

Il démissionne et se lance dans l’aventure du recyclage. “J’ai toujours voulu être entrepreneur.” Ses parents ne bondissent pas de joie – loin s’en faut –, ses amis ironisent, lui peine à trouver un capital de départ et des employés. “Aujourd’hui, mon père, qui rêvait de me voir dans les forces de sécurité, m’appelle tous les jours pour me demander combien j’ai collecté de déchets”, rigole-t-il. Et “les gens viennent me demander du travail”.

A l’entrée de Greener Way, son site, un homme pose l’énorme sac de bouteilles en plastique qu’il est venu apporter avec sa femme et leur bébé : elles ne viennent pas de chez eux, ils les ont ramassées. Plus de cent cinquante personnes font comme cette famille. “On les paie au poids, cela permet aux gens de se faire un peu d’argent et à nous de les sensibiliser”, explique Karma Yonten, qui a été sacré entrepreneur environnemental de l’année 2013 par Youth Business International, l’organisation fondée par le prince Charles. Les déchets triés, il les envoie ensuite en traitement en Inde. “De toute façon, tout vient de chez eux !” Le Bhoutan, et c’est l’un de ses problèmes, est un gros importateur.

Un business modèle éthique

Un jeune homme dynamique, une entreprise sociale et rentable, qui crée de l’emploi et œuvre à la protection de l’environnement : Karma Yonten est le parfait businessman du Bonheur national brut (BNB). Pour démarrer son affaire, les choses n’ont pas été simples cependant. “On n’avait pas d’argent. Acheter un camion représentait un investissement énorme pour moi.”

Mais son projet séduit notamment la Fondation Loden, qui lui octroie un prêt sans intérêts de 8 100 \$, dans un pays où les banques pratiquent des taux prohibitifs de 13 % au mieux. L’aventure est sur les rails et le succès en route.

Karma Phuntsho, un ancien moine et brillant intellectuel diplômé d’Oxford, est à l’origine de cette fondation, qu’il a créée en 2000 pour promouvoir l’éducation, la formation et l’entrepreneuriat. Tous les ans, l’équipe sélectionne une

série de projets qui s’inscrivent en droite ligne de la philosophie du Bonheur national brut, en étant financièrement viables, respectueux des sensibilités culturelles et de l’environnement, mais aussi socialement positifs.

“Nous sommes attentifs aux bénéfiques que l’affaire pourra apporter en termes de création d’emplois, de mise sur le marché de substituts aux importations, de retour vers les campagnes, de retombées sur la famille et les proches de l’entrepreneur”, explique le D^r Karma Phuntsho. “Au-delà de ces caractéristiques d’un business éthique, il peut y avoir de vraies entreprises sociales qui génèrent du profit pour soi mais aussi pour d’autres, pour la société, l’humanité et l’environnement. Cela nécessite de la détermination, de la persistance et de la tolérance, de même que de la sagesse et de la compassion, de la générosité et de la concentration. Ces caractéristiques existent déjà dans le monde culturel et spirituel du Bhoutan et peuvent être appliquées à un business modèle. Cela permet aussi d’y trouver un épanouissement spirituel sans devoir entrer dans les ordres.”

Diplômés, mais sans emploi

Si le coup de pouce de la Fondation Loden se révèle déterminant, c’est notamment parce que l’esprit d’entreprise reste peu développé au Bhoutan et le chômage des jeunes dangereusement croissant. L’éducation, généralisée et gratuite, diplôme des milliers de forces vives que la bureaucratie ne peut plus absorber. “Nous avons 25 000 fonctionnaires, en comptant les enseignants, les docteurs, les infirmières, etc., pour une population de 760 000 personnes. C’est énorme, l’Etat ne peut pas employer plus de gens”, note Karma Phuntsho.

“Les jeunes doivent comprendre qu’il faut travailler d’arrache-pied pour saisir les opportunités et en faire un gagne-pain profitable”, insiste Tshering Tobgay. Mais, concède aussi le Premier ministre, “nous devons renforcer l’économie”, en diversifiant les compétences dans le secteur hydroélectrique, trop dépendant du savoir-faire indien, et en développant l’agriculture biologique ou le tourisme à haute valeur ajoutée.

En attendant, les perspectives d’emploi dans le privé sont faibles et la plupart n’ont guère l’intention ni de travailler dans le bâtiment ni de retourner à la ferme.

Aussi, pour Karma Phuntsho, “un moyen de combattre le chômage est de les encourager à devenir créateurs plutôt que

chercheurs d’emploi”, en particulier dans les campagnes.

Quand les lumières de la ville brûlent

Car les lumières de la ville, si elles attirent les hommes comme les phares des voitures les animaux, se révèlent aussi destructrices, pour les sans-emploi et autres désœuvrés libérés du contrôle social des sociétés villageoises. Au pays du bonheur, l’alcool coule à flots et la drogue monte les marches de l’Himalaya depuis la frontière indienne.

Jigme Tenzin, 29 ans, fils de fermiers pauvres de l’est, a tenté sa chance à

L’esprit d’entreprise reste peu développé au Bhoutan et le chômage des jeunes dangereusement croissant.

Thimphu lui aussi, “mais il est difficile d’y survivre”. “L’important, c’est de ne pas perdre espoir et de se battre.” Alors il a décidé de partir à Mongar pour y ouvrir une blanchisserie à l’arrière du cybercafé de sa femme. L’affaire ne tourne pas encore très fort. “Vous n’avez pas des vêtements à faire laver, par hasard ?”, demande-t-il en nous scannant de la

tête aux pieds. Mais il veut croire la saison des pluies prometteuse. “Les hôtels m’enverront du linge...” Pas question en tout cas de travailler à la ferme – il soupire rien que d’y penser. Il n’a pas étudié l’administration d’entreprise en Inde pour se retrouver à labourer et sarcler à la main un champ pentu à 45°, ni passer ses nuits à chasser les animaux sauvages.

Les villages se vident

De nombreuses demeures villageoises gardent d’ailleurs portes et volets clos dans la région orientale : les habitants sont partis, pour une vie moins rude. Pour le Premier ministre, la solution passe par la mécanisation de l’agriculture – ce qui n’est pas une mince affaire dans un pays aussi escarpé –, ainsi que par le développement des infrastructures (électricité, routes, télécommunications, etc.) et des services (bancaires, administratifs, etc.) pour désenclaver et développer les villages. “Il faut s’assurer que les gens qui choisissent de rester dans un environnement rural puissent y vivre une vie épanouissante et jouir du niveau de prospérité comparable à tout autre endroit au Bhoutan”, affirme Tshering Tobgay.

Mais “ce n’est pas parce qu’on est né dans un village qu’on doit être obligé d’y rester toute sa vie ! S’ils abandonnent leur village pour se retrouver en situation terrible en ville, ce n’est pas bon. Mais s’ils le quittent pour un avenir meilleur, dans un endroit où ils se sentent bien, ils devraient aussi être les bienvenus, vous ne pensez pas ?”



À découvrir sur le site LaLibre.be :

– Une interview vidéo du D^r Tho Ha Vinh, du GNH Centre, sur les raisons du chômage des jeunes
<http://bit.ly/1gOR5eg>

– Le témoignage illustré de fonctionnaires devenus fermiers
<http://bit.ly/1MFtLwF>

Fonds pour le journalisme

Travailler, c'est mieux



Les villes comme Thimphu, la capitale, attirent les jeunes, mais il est de plus en plus difficile d'y vivre et de trouver un emploi.

SABINE VERHEST

Dans le sillon de fermiers philosophes

Rencontres **Sabine Verhest**

2 390 \$

REVENU NATIONAL BRUT

Selon la Banque mondiale, le RNB par habitant du Bhoutan s'élève à 2 390 \$ (2014), ce qui le place au-dessus de la moyenne des pays d'Asie du Sud. La pauvreté y est de 12 % et l'espérance de vie de 68 ans.

Tous deux exerçaient le travail dont rêve tout jeune Bhoutanais (ou presque) : fonctionnaire. Tous deux ont démissionné pour vivre de leur passion de la terre, "avec bonheur". Ils avaient hier un portefeuille bien rempli. Ils sont aujourd'hui riches intérieurement.

"Appelez-moi Farmer Sangay", annonce Sangay Rinchen, 30 ans. "J'avais pu décrocher un très bon travail au ministère de l'Agriculture. Mais j'ai eu cet étrange sentiment, il y a quatre ans, que je devais tout quitter pour devenir agriculteur. En général, les gens veulent gagner plus d'argent, décrocher des promotions, acheter une voiture toujours plus grosse. Mais, pour moi, c'était comme une libération. Une illumination."

Karma Penjore, 47 ans, a mis plus de temps avant de franchir le pas. C'était il y a deux ans. "J'en avais assez de l'administration. Que vous soyez bon ou pas, c'est la même chose : ni reconnaissance ni sanction. Le train-train quotidien, le stress, ce n'était pas pour moi", explique ce papa de deux adolescentes, dont l'une est handicapée.

"Et j'étais passionné de mycologie depuis longtemps." Alors il s'est lancé. "Mes parents m'ont pris pour un fou. Ils étaient furieux que je quitte un emploi assuré et bien rémunéré." Mais il ne regrette rien. "La vie de fermier est difficile parce qu'elle est très exigeante mais, à la fin de la journée, vous trouvez la paix de l'esprit", explique Karma. "Je ne gagne pas beaucoup mais c'est suffisant pour bien vivre en famille. Je suis heureux parce que ma vie n'est pas stressante et que j'utilise au mieux mes capacités." Aujourd'hui, ses parents sont convaincus.

Farmer Sangay, lui, a des rizières – "parmi les plus hautes du monde !" –, quelques animaux, ainsi que des arbres fruitiers. "Je cultive aussi beaucoup de légumes et d'herbes. Je n'utilise aucun produit chimique", affirme-t-il. "Les problèmes du monde arrivent quand on va à l'encontre de la volonté de la nature. Nous, les êtres humains, sommes parfois des animaux tellement ridicules ! Nous roulons toujours à la vitesse de la voiture de devant ou d'à côté, bien qu'on ait un compteur dans la nôtre. Le problème est qu'on regarde toujours ailleurs. Être un fermier pour moi, c'est regarder à l'intérieur."